

**Lydie Grandet**

## **Clinique du réel et désir de l'analyste \***

Ce titre était mon sujet de travail pendant deux ans dans un cartel qui vient à peine de se clôturer avec des collègues catalans : Dolors Camos, Eva Gomar, Jordi Homet et Rosa Massip et qui avait pour titre : « Clinique psychanalytique lacanienne aujourd'hui ». Ce cartel s'est constitué à l'issue des rencontres « Liens entre analystes : la langue est-elle une frontière ? » qui ont lieu une fois par an depuis trois ans en Catalogne, soit en France, soit en Espagne... Nous avons fait le pari qu'au-delà de nos langues, la clinique pouvait nous permettre de nous entendre et d'échanger...

Choisir ce titre comme sujet de cartel était aussi sans doute un pari ; il traduit sûrement le souci de repérer ce qui caractérise une clinique prenant en compte la dernière partie de l'enseignement de Lacan. Je me suis appuyée sur mon expérience (mais peut-on s'appuyer sur autre chose en psychanalyse ?) pour tenter d'articuler ce que je saisis des dernières avancées de Lacan.

En 1974, Lacan reprend les tâches impossibles freudiennes – gouverner, éduquer, psychanalyser – en notant que Freud a omis, parce qu'elle était taboue pour lui, de parler de la position du savant. Puis il ajoute que l'analyse est une fonction encore plus impossible que les autres, parce qu'elle s'occupe de ce qui ne marche pas. Et « ce qui ne marche pas, disait Lacan, je suis encore le seul à l'avoir appelé de ce nom, c'est le réel. C'est la différence entre ce qui marche et ce qui ne marche pas. Ce qui marche, c'est le monde. Le réel c'est ce qui ne marche pas. [...] Il y a des choses qui font que le monde est immonde, c'est de cela que s'occupent les analystes [...]. Ils sont beaucoup plus affrontés au réel que les savants [...]. Ils sont forcés de le subir, c'est-à-dire de tendre le dos tout le temps <sup>1</sup> ». L'analyste affronté au réel donc.

\* Après-midi des cartels sur « La langue et le réel », 6 juin 2007.

1. « Le triomphe de la religion », Rome, 29 octobre 1974.

J'ai essayé de déployer ce point à partir de la question qu'il pose à la fin du *Séminaire XI* : « Comment nous assurer que nous ne sommes pas dans l'imposture ? » Cette question me revient souvent, tant il est évident que dans le champ de la psychanalyse il n'y a pas de garantie... Alors comment nous assurer ? S'il n'y a pas de garantie, il n'y a pas d'assurance non plus...

De quelle imposture s'agit-il ? Serait-ce l'imposture en tant que conséquence de la position de semblant d'objet qu'occupe l'analyste pour l'analysant ? Nous serions alors au plus près du sens que prend ce terme en français littéraire : « Tromperie de celui qui se fait passer pour ce qu'il n'est pas » (*Dictionnaire Petit Robert*).

Cependant, la précision qu'amène ensuite Lacan nous oblige à interroger les choses autrement : « Dans la vie intime de chaque psychanalyste, l'imposture plane. » L'imposture a donc à voir avec l'intime, l'intime de chaque psychanalyste, point qui nous renvoie à la singularité de chacun.

Du reste, la suite du texte du *Séminaire XI* va dans ce sens : « L'homme ne peut esquisser sa situation dans un champ qui serait de connaissance retrouvée qu'à avoir auparavant rempli la limite où, comme désir, il se trouve enchaîné [...]. Le désir de l'analyste n'est pas un désir pur. C'est un désir d'obtenir la différence absolue, celle qui intervient quand, confronté au signifiant primordial le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir <sup>2</sup>. »

Ces questions restées en suspens pour moi m'ont amenée à relire ce passage avec le *Séminaire XXIV*, et ce grâce à deux rapprochements que j'ai tenté d'articuler, entre différence absolue et savoir absolu d'une part, entre imposture et rature d'autre part. Dans le séminaire « L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre » en effet, à deux séances d'intervalle, nous pouvons lire :

– « ce que j'ai appelé le Savoir Absolu c'est ceci : il y a du savoir quelque part, pas n'importe où, dans le réel et ceci grâce à l'existence apparente d'une espèce pour laquelle il n'y a pas de rapport sexuel <sup>3</sup> » ;

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux*, Paris, Seuil, 1973, leçon du 24 juin 1964, p. 247.

3. J. Lacan, *Séminaire XXIV*, « L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre », inédit, leçon du 15 février 1977.

– « Freud [...] s’imagine que le Vrai, c’est ce qu’il appelle lui, le noyau traumatique. C’est comme ça qu’il s’exprime formellement, à savoir que, à mesure que le sujet énonce quelque chose de plus près de son noyau traumatique, ce soi-disant noyau, et qui n’a pas d’existence, il n’y a que la roulure, que l’analysant est tout comme son analyste, c’est-à-dire, [...] l’apprentissage qu’il a subi d’une langue entre autres qui est pour lui la langue, que j’écris on le sait, en un seul mot dans l’espoir de ferrer, elle, la langue, ce qui équivoque avec faire réel [...]. La langue quelle qu’elle soit, est une obscénité, ce que Freud désigne – pardonnez-moi l’équivoque – de l’obscène, c’est aussi bien ce qu’il appelle l’autre scène celle que le langage occupe de ce qu’on appelle sa structure, structure élémentaire qui se résume à celle de la parenté<sup>4</sup>[...]. »

Le trait commun à ces deux passages, vous l’aurez remarqué, c’est la question du réel. Au-delà, il me semblait qu’on pouvait essayer de relire ce que Lacan avance de la roulure avec le risque d’imposture évoqué dans le *Séminaire XI*...

#### Différence absolue et savoir absolu

Dès 1960, nous pouvons noter que S(A barré) est en place sur le graphe du désir, tandis que *a* n’y figure qu’au titre de sa dimension imaginaire et pas encore dans celle de consistance logique qu’il prendra par la suite. Ce travail me permet de poser S(A barré) comme l’écriture de la différence absolue.

Au cours du *Séminaire XX*, Lacan fait du S(A barré) ce qui concerne le parlêtre, et les formules de la sexuation vont lui donner une place de choix. On peut considérer le séminaire *Encore* comme celui qui déroule et éclaire la question de la différence absolue laissée en suspens à la fin du *Séminaire XI*.

Il faut se reporter aux différents sens que prend cet adjectif « absolu » pour en comprendre toute sa portée :

– s’il a le sens d’« intégral, total, qui ne comporte aucune réserve », il faut aussi relever sa dimension de « radical, tranchant », comme dans l’expression : « jugement absolu » ;

– c’est aussi l’adjectif qui s’oppose à « relatif », soit qui est tel en lui-même, considéré en lui-même et non par rapport à autre chose ;

4. *Ibid.*, leçon du 19 avril 1977.

– dans le champ scientifique, « absolu » signifie indépendant de tout repère ou de tout paramètre arbitraire, comme dans l'expression « zéro absolu » par exemple ;

– enfin, en philosophie, « absolu » prend le sens de ce qui existe indépendamment de toute condition, de tout rapport avec autre chose (*Dictionnaire Le Petit Robert*) ;

– « ab-solu » peut prendre aussi le sens de détaché, ce qui n'est pas sans conséquence dans le champ analytique...

Il m'a semblé intéressant de rappeler ces différentes acceptions puisque, dans ce passage du *Séminaire XI*, Lacan met en tension psychanalyse, science et religion.

Le S(A barré) du *Séminaire XI* concerne l'analyse et l'analyste : c'est dans cette leçon que Lacan pose la question de la liquidation du transfert et celle du désir de l'analyste : « Si le transfert est ce qui, de la pulsion, écarte la demande, le désir de l'analyste est ce qui l'y ramène. » Je vous invite vivement à relire cette leçon du 24 juin 1964, vous y verrez comment Lacan insiste pour faire du désir de l'analyste le levier qui contre l'identification à l'analyste...

S(A barré), c'est aussi le signifiant d'un manque dans l'Autre dont Lacan dira : c'est « une chose tout à fait de mon style <sup>5</sup> » pour appuyer ce qu'il en est du style à la fin de la cure...

Enfin, S(A barré) nous le retrouvons dans les formules de la sexuation, situé côté droit, pour marquer la jouissance hors langage.

Dans le *Séminaire XX*, en effet, Lacan déploie comment l'écriture des formules de la sexuation et la jouissance féminine définie en tant que hors langage ne sont possibles que grâce au langage : pas de côté droit sans côté gauche ! (« Ce n'est pas parce qu'elle est pas toute dans la fonction phallique qu'elle y est pas du tout. Elle y est pas pas du tout. Elle y est à plein. Mais il y a quelque chose en plus <sup>6</sup>. »)

C'est aussi dans le séminaire *Encore* que Lacan introduit la question de lalangue, en un seul mot, comme ce qui soutient l'inconscient : « Si l'on peut dire que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est en ceci que les effets de lalangue, déjà là comme

5. J. Lacan, « Discours de clôture des journées de novembre 1976 », *Lettres de l'École XXI*.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, leçon du 20 février 1973, p. 69.

savoir, vont bien au-delà de ce que l'être qui parle est susceptible de pouvoir énoncer <sup>7</sup>. »

Lacan en vient à poser la lalangue, après avoir énoncé que la femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère, mettant en relief que l'inconscient est le fait de la langue que le petit d'homme reçoit de l'Autre, et qui va lui permettre d'habiter le langage : « Lalangue dite maternelle et pas pour rien dite ainsi <sup>8</sup>. »

J'attire votre attention sur les effets de la lalangue, déjà là comme savoir – la lalangue qui n'est pas le langage mais bien plutôt la frappe du signifiant, signifiant au nom duquel un sujet se manifeste, effraction qui permet l'émergence du sujet et qui s'accompagne d'une perte, perte d'être.

Les effets de la lalangue transparaissent dans les affects et l'inconscient est le témoignage de ce savoir qui échappe à l'être parlant ; « l'inconscient est un savoir-faire avec lalangue » ou encore « l'inconscient ne peut que se structurer comme un langage, un langage toujours hypothétique au regard de ce qui le soutient, à savoir lalangue <sup>9</sup>. »

Ce qu'il y a à savoir pour chacun, c'est sa lalangue, qui le soutient... Lacan nous dit que ce qu'il désigne de parlêtre et qui se trouve être une autre désignation de l'inconscient, c'est bien d'être né d'un être qui l'a désiré ou pas, mais qui de ce seul fait le situe d'une certaine façon dans le langage, ce qui a comme conséquence que le parlêtre est exclu de sa propre origine. C'est une autre façon de dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel. L'existence apparente (parlêtre/paraître) d'une espèce pour laquelle, du fait du langage, il n'y a pas de rapport sexuel fait qu'il y a du savoir dans le réel, que Lacan appelle savoir absolu. Il me semble que ce n'est pas forcer les choses que de faire équivaloir savoir absolu et différence absolue... On peut en trouver l'articulation dans cette même leçon d'*Encore* : « Ce savoir, en tant que c'est dans le gîte de lalangue qu'il repose veut dire l'inconscient. [...] Mon hypothèse, c'est que l'individu qui est affecté de l'inconscient est le même qui fait ce que j'appelle le sujet d'un signifiant. Ce que j'énonce dans cette formule minimale qu'un signifiant représente

7. *Ibid.*, leçon du 26 juin 1973.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

le sujet pour un autre signifiant. Le signifiant en lui-même n'est rien d'autre de définissable qu'une différence avec un autre signifiant. C'est l'introduction d'une différence comme telle dans le champ, qui permet d'extraire de la langue ce qu'il en est du signifiant. »

J'entends ici « différence » au sens de différence absolue, parce que je considère le champ en question comme étant le champ de la jouissance...

Ce point, je le relis avec la précision qu'apporte Lacan le 8 mars 1977, à propos de l'écriture S(A barré) sur le graphe du désir : « J'ai écrit ce quelque chose qui est le signifiant, le signifiant de ce que l'Autre n'existe pas, ce que j'ai écrit comme ça : (A barré). Mais l'Autre, l'Autre en question, il faut bien l'appeler par son nom, l'Autre, c'est le sens, c'est l'Autre que le réel <sup>10</sup>. »

Donc, l'Autre que le réel n'existe pas ? Est ici clairement posée la question de l'Autre réel. J'en viens ainsi à ma deuxième partie.

### Imposture et roulure

De S(A barré), l'absence de garantie, Lacan fait l'écriture de la jouissance supplémentaire, hors langage, qu'il dit féminine pour la distinguer de la jouissance phallique. Mais S(A barré), c'est aussi l'écriture du désir de l'analyste.

Donc, si La femme n'existe pas (au contraire des femmes !), l'analyste n'existe pas davantage ! Lacan a pu dire : il y a du psychanalyste, mais il n'y a pas l'analyste, le Un analyste. Concernant l'analogie entre l'être sexué et l'analyste, je vous renvoie à la leçon particulièrement enseignante du 9 avril 1974 dans le séminaire « Les non-dupes errent », où l'on peut lire que l'être sexué ne s'autorise que de lui-même.

On peut aussi se reporter à ce qu'il souligne l'année suivante, de la valeur du Un en allemand, comme dans l'*Unbewusst*, « le Un désigne à proprement parler l'impossibilité, la limite <sup>11</sup> », texte dans lequel la langue met l'accent sur l'impossible. J'en conclus que le Un analyste serait du côté gauche des formules de la sexuation, et donc ne serait pas analyste, puisque du côté de l'universel ! En ce sens donc, S(A barré) contre, est contraire à l'identification à l'analyste.

10. J. Lacan, *Séminaire XXIV, op. cit.*, p. 102 ; souligné dans le texte.

11. Réponse à Marcel Ritter, 26 janvier 1975.

Dès lors, il me semble qu'on peut réinterroger autrement la question : « Comment nous assurer que nous ne sommes pas dans l'imposture ? » à condition de l'écrire, si vous me le permettez, l'Unposture, soit en posture du Un : comment nous assurer que nous ne sommes pas en posture du Un ?

Pas étonnant que ça ait à voir avec l'intime de chaque psychanalyste (et de chaque psychanalyse !) ; on comprend mieux la phrase qui suit : « Dans la vie intime de chaque psychanalyste, l'imposture plane. » Il s'agit bien de l'intime de la cure et de la façon dont chacun se situe au regard de la jouissance phallique, mais pas seulement ! Il en va de ce qu'il a pu rencontrer, « affronter » pour reprendre le terme de Lacan, de la jouissance supplémentaire... D'où la nécessité de pratiquer ce que Lacan appelle une « contre-psychanalyse <sup>12</sup> », soit refaire une seconde fois la coupure qui contrera la pente à l'identification à l'analyste...

J'en viens maintenant à la citation que je me proposais de commenter :

« Freud [...] s'imagine que le Vrai, c'est ce qu'il appelle lui, le noyau traumatique. C'est comme ça qu'il s'exprime formellement, à savoir que, à mesure que le sujet énonce quelque chose de plus près de son noyau traumatique, ce soi-disant noyau, et qui n'a pas d'existence, il n'y a que la roulure, que l'analysant est tout comme son analyste, c'est-à-dire, [...] l'apprentissage qu'il a subi d'une langue entre autres qui est pour lui lalangue, que j'écris on le sait, en un seul mot dans l'espoir de ferrer, elle, la langue, ce qui équivoque avec faire réel [...].

Lalangue quelle qu'elle soit, est une obscénité, ce que Freud désigne – pardonnez-moi l'équivoque – de l'obrecène, c'est aussi bien ce qu'il appelle l'autre scène celle que le langage occupe de ce qu'on appelle sa structure, structure élémentaire qui se résume à celle de la parenté <sup>13</sup>. »

Je voudrais auparavant apporter deux remarques.

D'abord, si Lacan ne retient pas l'idée du noyau traumatique au sens de Freud, il souligne ailleurs que ce que Freud appelle l'ombilic du rêve est bienvenu, puisque c'est un trou, la limite de l'analyse, et que ça a évidemment à faire avec le réel...

12. J. Lacan, « L'insu que sait... », séminaire inédit, leçon du 14 décembre 1976.

13. J. Lacan, *Séminaire XXIV, op. cit.*, leçon du 19 avril 1977.

L'autre remarque concerne ce terme de roulure. C'est sans doute l'expression « rouler dans la farine » ou même « embobiner » pour désigner l'action de tromper quelqu'un qui m'avait conduite à questionner ce passage à propos de l'imposture... Je dois vous dire ma surprise quand j'ai fait des recherches sur ce mot ! C'est d'abord un terme technique d'arboriculture qui désigne la solution de continuité entre deux couches concentriques de croissance dans le cœur du bois résultant d'une flexion exagérée sous l'effet du vent ou de la neige ; puis, en ébénisterie, la roulure est donc la marque, la cicatrice de cette blessure. Enfin, en français vulgaire, roulure est un terme obscène, d'injure, au sens de prostituée...

Marque, cicatrice laissée par l'inflexion des aléas de la vie, qui n'est pas sans m'évoquer ce que Lacan dit à la fin du *Séminaire XX*, à propos de l'S1, l'essaim, qui assure l'unité de la copulation du sujet avec le savoir et que l'on trouve dans lalangue et pas ailleurs ! Non pas le signifiant qui prime, comme on pourrait le penser, mais « celui au nom duquel un sujet se manifeste <sup>14</sup> ».

Cet Un incarné dans lalangue, Lacan nous dit qu'il « reste indé- cis entre le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée ». J'insiste sur le terme « incarné », parce que, en 1977, il fera du réel un univers à la condition d'être noué à deux autres fonctions, dont l'une est le corps vivant, ce qui, nous dit-il, n'est pas rassurant <sup>15</sup> !

Si le S1 représente le sujet pour un autre signifiant, S2 (S2 qui est aussi l'écriture du savoir), Lacan nous invite à le lire non pas comme second dans le temps mais comme ayant un sens double : « La psychanalyse est peut-être une escroquerie mais pas n'importe laquelle. C'est une escroquerie qui tombe juste par rapport à ce qu'est le signifiant ; le signifiant [...] il a ce qu'on appelle des effets de sens, il suffirait que je connote le S2, non pas d'être second dans le temps, mais d'avoir un sens double, pour que le S1 prenne sa place et sa place correctement. » Cette duplicité de sens est commune à tout signifiant, et elle est le ressort de la poésie...

Enfin, le renvoi à la parenté me semble une fois encore poser la question de la limite. Certes, il n'y a pas de rapport sexuel, « sauf incestueux », nous dit Lacan : « La seule personne avec laquelle on

14. J. Lacan, « Discours de clôture des journées de novembre 1976 », art. cit.

15. J. Lacan, *Séminaire XXIV*, op. cit., leçon du 8 mars 1977.

ait envie de coucher c'est sa mère » (15 mars 1977) – qu'on soit garçon ou fille, faudrait-il ajouter, après la lecture du *Séminaire XX*, puisqu'il ne s'agit pas d'anatomie !

Il n'y a pas de rapport sexuel, c'est le fondement et le réel de la psychanalyse, sauf pour les générations voisines, les parents et les enfants ; l'interdit de l'inceste pare au rapport sexuel. Lacan pose alors la question de savoir comment faire, mais il l'écrit : « savoir comme enfer <sup>16</sup> ». Il dira aussi peu après : « Il n'y a pas de rapport sexuel, certes, sauf entre fantasmes <sup>17</sup>. »

Ce savoir comme enfer, je propose de le rapprocher de « l'immonde » ; il concerne ce point de réel, point de différence absolue rencontrée dans la cure, qui peut permettre qu'émerge du désir de l'analyste, pas sans une position éthique cependant, puisqu'il suppose de prendre position au regard de la jouissance. C'est ainsi que je comprends « le désir de l'analyste n'est pas un désir pur », il ne peut pas se référer seulement au champ du désir, il suppose qu'ait été atteinte la limite de la copulation du S1 → S2 qui fait l'unité du sujet, grâce à la lalangue dont il se soutient.

Alors il peut se proposer pour permettre à d'autres d'atteindre à leur tour ce savoir absolu... disjoint, détaché de tous les autres savoirs.

En guise de conclusion, pour faire écho au sens double de la poésie et sans doute aussi parce qu'à Rodez on a une tendresse toute particulière pour Antonin Artaud, j'ai choisi de partager avec vous un de ses poèmes, écrit deux mois avant sa mort ; il me semble qu'il a trait au savoir comme enfer... Artaud écrivait beaucoup : il a écrit 406 cahiers, il avait toujours un cahier sur lui et il écrivait debout, disant que le cahier lui permettait de conjurer la magie... Dans ce poème, que je trouve tellement lacanien, il écrit comment se tenir à distance du rapport sexuel et de la femme, qui, pour lui, existent...

*Je ne veux pas de la sexualité.  
Je ne veux pas de la femme.  
Je ne veux pas que le corps en revienne*

16. *Ibid.*, leçon du 11 avril 1978.

17. *Ibid.*, leçon du 20 décembre 1977.

*Au corps et se reperde  
Dans le corps.  
Je ne veux pas du rapprochement  
Corporel.  
Plus il y a d'amour, plus les corps s'éloignent  
Sans contact et sans baiser.  
D'ailleurs le monde ne fut jamais basé  
Sur les sentiments ou les passions.  
Le monde fut toujours basé  
Sur l'accomplissement  
Difficile de la loi du juste et de l'injuste  
Qui facilite parce qu'il l'exige  
Le plus grand détachement  
Le plus grand désintéressement  
Le plus grand éloignement  
Corporel affectif.  
Les êtres ont fait la femme  
Avec ce qu'il y avait  
De plus répugnant  
De plus laid  
Et de plus abject  
Dans l'incrée.*

Antonin Artaud, *Cahier Ivry*, janvier 1948.